

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Critique du livre jeunesse

Lucie Côté

Volume 13, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, L. (1991). Critique du livre jeunesse. *Lurelu*, 13(3), 2–5.



Illustration : Dominique Jolin

CRITIQUE DU LIVRE JEUNESSE

par Lucie Côté

Comment un adulte peut-il évaluer l'intérêt d'un livre destiné à de jeunes lecteurs? Chacune des personnes interrogées ici, journaliste, bibliothécaire, professeur, animatrice, directrice d'organisme, a certes ses propres critères qui n'omettent aucun des aspects du livre. Mais chacune a surtout su garder un regard d'enfant, encore capable de s'émerveiller. Et chacune éprouve une véritable passion pour le livre jeunesse.



Photo: Michel Gravel (La Presse)

Comme toutes les passionnées questionnées, Sonia Sarfati n'a jamais cessé de lire des livres pour enfants. Elle lit tout le temps, mais préfère les romans aux albums. Elle a aussi écrit trois romans jeunesse, signe régulièrement une chronique de littérature jeunesse dans le cahier des livres de *La Presse* et est la mère d'un garçon de six ans qui, entouré de livres, partage maintenant sa passion.

«À 10 ans, raconte Sonia Sarfati, quand je suis arrivée ici (venue de France), je n'avais pas d'amis, je me suis mise à lire énormément et les livres sont devenus mes amis. J'aime tellement les livres, ils font rêver et voyager. J'aime aussi le produit lui-même, j'aime toucher les livres. Vers 10 ans, je me suis aussi dit que j'aimerais avoir mon nom sur la couverture d'un livre.

J'ai commencé à écrire, j'ai toujours continué, mais j'ai oublié cette idée. Puis un jour, en voyant un des personnages extraordinaires que Jean-Pierre, mon mari, avait dessiné, j'ai tout de suite imaginé Agathe. Ceci a été le déclencheur pour écrire un livre jeunesse. Ce premier livre a tellement bien passé que ça créait des attentes pour le deuxième. C'est une grave responsabilité envers les enfants. Ils sont intransigeants, c'est triste de les décevoir.»

À l'automne 1989, Sonia Sarfati a hésité avant d'accepter sa pige en littérature jeunesse à *La Presse*. «Puisque je suis moi-même auteure, identifiée à une maison d'édition en particulier, je craignais que les gens voient un conflit d'intérêts dans mon travail de critique. Mais c'est très rare que je démolisse un livre. J'ai trop peu de place — ma chronique revient seulement toutes les trois semaines ou chaque mois — alors j'ai choisi de parler seulement de ce qui est bon. Sauf si un livre signé par un gros nom est pourri. Mais je sais ce que c'est écrire un livre, je sais ce que ça fait une critique. Et peu importe d'où vient un livre, je n'irai pas cacher une perle.»

Sonia Sarfati lit beaucoup. Parfois même une quinzaine de livres (courts) en une jour-

née. Lorsqu'elle évalue un livre jeunesse, elle se fie d'abord à son jugement. «Je fais des conférences régulièrement dans les écoles. Je connais les intérêts des jeunes, je sais ce qu'ils aiment, j'ai un bon contact avec eux et je suis en accord avec eux.

«Je lis bien sûr beaucoup et, évidemment, je lis tous les livres dont je parle. Je privilégie dans mes choix ce qui se fait au Québec. J'ai aussi mes coups de cœur. Pour les albums, l'illustration et le texte doivent aller de pair. Combien de fois ai-je vu un décalage entre les images et le texte! Les illustrations sont parfois magnifiques, mais pas assez accessibles. Il faut que les livres aient de l'humour. Je n'aime pas tellement quand les livres font la leçon. Les adolescents révoltés n'ont pas besoin qu'on leur fasse la morale. Évidemment, la manière d'écrire est importante. Les livres ne doivent pas prendre les enfants pour des imbéciles, ils doivent les respecter. Le sujet et l'identification aux personnages sont très importants. Il faut que je sente les personnages. Parfois ils sont mal ciblés ou mal approfondis. Comme auteure, je sens mes personnages vivre profondément en moi. Dans mes livres, il n'y a qu'une parcelle de ce que je sais d'eux.

«Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un livre que les personnages doivent être minces comme du papier et manquer de relief.»



Photo: Les Papparazzi

Dominique Demers avoue en riant qu'elle non plus n'a jamais arrêté de lire les livres destinés aux enfants et aux adolescents. «C'est un peu gênant, confesse-t-elle, nullement gênée. Même jeune adulte, je lisais encore les Enid Blyton. Des choses plus littéraires aussi.»

Mère de trois enfants, Dominique Demers est journaliste, fait des reportages «ordinaires» pour *L'actualité* et *Châtelaine*, où elle parle aussi de livres jeunesse, tout comme au *Devoir*. Elle enseigne également au certificat en littérature jeunesse à l'UQAM, qui existe depuis quatre ans. Et elle a publié

récemment *La Bibliothèque des enfants* aux Éditions du Jour, un choix de 300 livres.

«Une amie m'avait affirmé que les journalistes écrivent tous un livre et qu'il était évident que je le ferais aussi. Je lui ai répondu que le seul sujet qui m'intéressait était la littérature pour enfants. Et elle a appelé l'éditeur pour lui dire que Dominique Demers était prête à écrire un livre! Dans *La Bibliothèque des enfants*, je propose mes choix de mère. Mes trois enfants ont moins de dix ans et je me suis limitée à cet âge. J'aurais pu faire les adolescents aussi, mais ceci aurait été énorme; j'aurais mis les romans et j'aurais été obligée d'exclure les enfants de leur âge. Parce que je tenais à jouer au prof, j'ai aussi écrit une introduction et des capsules théoriques. Ça répond à un besoin des étudiants.»

Pour évaluer un livre, Dominique Demers a des critères différents selon qu'il s'agit d'un album ou d'un roman. «Ce sont deux produits différents. L'album est d'abord une œuvre d'art plastique. Une des premières choses que j'ai personnellement découverte c'est qu'un beau texte et de belles images ne font pas nécessairement un bon livre. Le rapport entre le texte et les images est une question de chimie. Ensemble, un texte presque moyen et des illustrations qui ne sont pas vraiment fascinantes peuvent faire un très beau livre.

Mes critères pour *La Bibliothèque des enfants* étaient assez flous, poursuit-elle. En essayant de choisir la crème de la crème de la crème, tous les critères ont tombé. C'était très difficile. Des livres moyens répondaient parfaitement à mes critères, mais pas certains bons livres. Alors j'ai fonctionné à rebours. Ma première sélection a été très intuitive; j'ai choisi une centaine de livres en quelques semaines seulement. Ensuite, j'ai examiné ces livres pour comprendre pourquoi je les avais choisis.»

L'auteure a alors découvert que les meilleurs livres avaient deux choses en commun : leur richesse et leur intensité. «La polysémie de ces livres et leur richesse inhérente faisaient qu'ils grandissaient avec les enfants, explique-t-elle. C'était fascinant de voir qu'ils répondaient à plusieurs lectures possibles. Puisqu'il s'agit souvent de livres très chers, c'est bien de voir qu'ils seront appréciés longtemps.

«Dans chacune des œuvres que j'ai sélectionnées, il y avait également une intensité remarquable. Les auteurs de livres jeunesse sont des gens convaincus. Et il faut cette conviction. Certains définissent le livre jeunesse comme une littérature pour adultes qui s'adresse aux jeunes. Ils ont cette difficulté supplémentaire d'être écrits pour des jeunes. Ça va à l'encontre de tout ce qu'on dit sur la littérature de jeunesse. Michel Tournier dans *Vendredi ou la vie sauvage*, la version ados de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, disait que, lorsque son livre est limpide, il s'adresse à tout le monde. Lorsqu'il n'a pas atteint un degré suffisant de clarté, il ne s'adresse qu'aux intellectuels! J'ai

constaté dans les livres choisis que celui qui devait être drôle l'était vraiment beaucoup; s'il devait secouer, il était très secouant; émouvant, il était réellement émouvant. Cette intensité aide les enfants, elle leur permet de comprendre des choses, de combler des trous.»

En plus de ces deux grands critères, Dominique Demers conserve les exigences habituelles sur la longueur des phrases, la lisibilité et le vocabulaire. Puis elle vérifie ses choix. «J'essaie mes lectures avec des enfants, pour être sûre que je ne m'étais pas trompée.»



Enfant, quand elle était malade, Yolande Lavigueur trouvait une grande source de gratification dans les livres qui lui tenaient compagnie. Une vingtaine d'années plus tard, en étudiant pour devenir jardinière, puis en travaillant en milieu préscolaire, elle renoue vraiment avec ces livres. «Je suivais à l'époque tout ce qui se faisait. J'aimais et je lisais beaucoup d'albums. J'ai travaillé pendant 10 ans avec des enfants et mon moment préféré de la journée était l'heure du conte. J'avais toujours des histoires en réserve pour les enfants. Peu à peu, je me suis constitué un répertoire. Puis j'ai eu quatre enfants, avec des écarts d'âge assez importants et il n'y a jamais eu de coupure. Je leur racontais des histoires et je leur chantais des chansons.»

Après 10 ans, Yolande Lavigueur a quitté la maternelle pour le cégep. Elle enseigne maintenant la littérature enfantine aux étudiantes des techniques d'éducation en services de garde. «J'ai mis ce cours sur pied pour faire connaître ce qui se fait. Je suis à l'affût de tout ce qui se fait en littérature, mais aussi au cinéma, au théâtre et à la télévision. Je suis contente de partager cette passion avec des adolescentes. Pour la plupart, elles ne connaissent que Walt Disney, rien des auteurs et des illustrateurs d'ici. Il faut tout leur apprendre, leur faire aimer les livres, leur donner des trucs pour raconter une histoire.»

Collaboratrice à *Lurelu*, Yolande Lavigueur a des critères d'évaluation qui diffèrent selon les livres. «Il faut d'abord que j'aime le livre. Un livre est bon lorsqu'il apporte quelque chose de nouveau. Il faut une histoire, c'est important même s'il s'agit d'un superbe album. Il doit y avoir une complicité évidente entre l'histoire et les illustrations, elles doivent être bien tricotées ensemble. Un bon livre doit me donner le goût de le raconter, de le prêter ou de dire aux gens de l'acheter. La personne qui présente le livre est importante. C'est l'intermédiaire, celle qui va communiquer son amour pour les livres, celle qui va faire progresser les enfants.

«Quand je vais dans une librairie, je choisis les livres pour leur nouveauté, leur originalité, leur audace, leur avant-gardisme. J'aime les contes traditionnels, ils sont consistants et se racontent bien. J'aime les éditions qui respectent le texte mais proposent de nouvelles illustrations.»

La professeure poursuit son énumération. «L'histoire ne doit pas être linéaire. Il faut qu'il y ait un problème et qu'il soit résolu. La variété est très importante. La pire erreur est de toujours donner le même genre de livres à un enfant et de le priver d'ouvertures sur des mondes différents. Un grand choix aidera un enfant à se faire un goût qui lui sera propre. Les livres doivent également respecter l'intelligence, le jugement, le sens des valeurs du lecteur. Ils doivent avoir de l'humour, communiquer des sentiments vrais, mettre en scène des personnages crédibles. Il faut aussi du style, une écriture propre à l'auteur. Les livres de Walt Disney sont mal écrits, mal traduits, on ne reconnaît pas de style particulier dans ces livres.»



Hélène Guy a toujours lu des livres, toujours raconté des histoires et toujours travaillé avec des enfants. «Quand j'étais petite, j'avais le droit de me coucher 15 minutes plus tard si je lisais. Ma mère m'a raconté plus d'histoires que n'importe qui et m'en raconte encore.» Hélène Guy a été animatrice pendant une quinzaine d'années dans un centre de plein air. Elle a colla-

boré au *Mensuel Enfants*, est responsable des critiques à *Lurelu*, a obtenu une maîtrise en littérature dont le sujet était le corpus jeunesse, enseigne la rédaction à l'Université de Sherbrooke et prépare une thèse de doctorat en création littéraire. Depuis septembre, elle dirige *Le Livre animé*, une entreprise qui emploie cinq animateurs. «Nous visons trois clientèles cibles: les garderies, les écoles et les bibliothèques et nous proposons quatre types d'intervention: l'animation pour les enfants, la formation des intervenants — pendant les journées pédagogiques et dans les bibliothèques —, la sélection des livres et la gestion des bibliothèques. Le milieu du livre jeunesse est fascinant, les gens sont tous des passionnés et leur gratuité est remarquable.»

Quel que soit son travail du moment, à l'université, dans les revues ou au *Livre animé*, Hélène Guy a toujours les mêmes critères pour évaluer le livre jeunesse. «J'ajuste simplement mes critères en fonction de la clientèle à qui s'adresse le livre. J'ai trois grands critères, le thème (ou sujet), le récit (ou contenu) et l'écriture (ou discours), selon qu'il s'agit d'une œuvre de fiction ou d'un texte de rédaction.

«Quand j'étudie le thème, je juge son intérêt, je regarde s'il y a de l'action. Pour une situation en particulier, par exemple s'il est question d'avortement, j'examine la manière dont les faits sont énoncés. Pour le récit, ce sont les enchaînements des éléments qui importent. J'analyse aussi les événements et la vraisemblance du texte. Je valorise les livres où l'action commence au début du livre, pas ceux où on est rendu à la moitié du livre avant qu'il se passe quelque chose. Que ce soit pour l'imaginaire ou la réalité, j'étudie l'enchaînement, les transitions et la vraisemblance du texte. Je me préoccupe aussi du fonctionnement du texte, de sa cohérence et de sa dynamique. Le lecteur sera-t-il ou non enlevé par ce qu'il lit?

«Le troisième critère, l'écriture, englobe tout aussi bien les illustrations et la page couverture qui sont extrêmement importantes. La lisibilité doit être bonne. L'enfant est-il capable de saisir, de comprendre ce qu'il lit ou l'auteur a-t-il utilisé un vocabulaire si complexe que 80 % des mots échappent au lecteur?

«Certains écrivains ont la capacité de créer des images, ils ont tout un jeu métaphorique, ils ne fonctionnent pas seulement avec des clichés, leurs livres ont une part d'inédit et d'invention. Le rythme de la phrase est aussi important. S'il y a des illustrations, je vérifie la concordance du texte et de l'image. Pour les plus jeunes, le rapport doit être redondant, on nomme une chose et on la montre. Pour les plus vieux, il doit y avoir une complémentarité. Quand il s'agit d'un livre étranger, j'étudie les éléments culturels. Les tout-petits doivent se retrouver dans les images, par exemple dans la façon de s'habiller des person-

«Pour les autres détails, j'ai le regard de quelqu'un qui bouquine. Je regarde le titre, la page couverture, le dos du livre, tous les renseignements sur la maison d'édition, l'auteur, etc. Le rapport qualité/prix a de l'importance. Si un livre extraordinaire est trop cher ou de piètre qualité, ça compte.

«Comme avec mes étudiants, j'essaie de trouver l'élément fort et l'élément faible d'un livre. Je me demande si le livre peut s'ajuster à l'enfant et progresser avec lui.

«Finalement, je me fie à mon instinct avec tous ces éléments. J'ai lu tellement de livres, je me suis demandé comment fonctionnait mon instinct pour choisir les bons livres.»



Étudiante au collège, Ginette Guindon travaillait le soir et les fins de semaine. Puisque le livre l'intéresse depuis toujours, elle cherche un emploi et le déniché à la bibliothèque d'Ahuñsac, et se retrouve tout de suite dans la section des livres pour enfants. «Mon intérêt a été assez fort pour me décider à étudier en bibliothéconomie. Ce travail a déterminé le reste de ma vie. Ça fait plus de 20 ans que je travaille en bibliothèque, d'abord en succursale, pendant 14 ans, à diriger la section des livres pour enfants, puis, depuis sept ans, à l'expertise documentaire des livres jeunesse pour l'ensemble du réseau des bibliothèques municipales de Montréal. Je ne fais que ça, ma tâche principale est de choisir les livres pour enfants. Je veille aussi à l'équilibre des collections et je suis également bibliographe. Après 20 ans je reste toujours aussi passionnée. J'ai toujours aimé les livres pour enfants. Il y a tellement eu d'évolution, je n'ai jamais fini de faire le tour du jardin et mon intérêt croît tout le temps.»

La venue de sa fille, maintenant âgée de 11 ans, a ajouté une autre dimension au travail de Ginette Guindon. «Elle me sert de cobaye. Je lui fais lire des trucs, elle m'est très utile. Quand on connaît bien un enfant, ses réactions peuvent aussi s'appliquer aux autres. Les livres pour enfants sont très instructifs, j'apprends des tas de choses et je

lis plus de livres pour enfants que pour adultes. Je défendrai toujours cette littérature, qui n'est pas une pseudo-littérature, mais une littérature à part entière avec ses spécificités. Curieusement, adolescente, je lisais peu. Mais j'ai été marquée par les Tintin, au point de faire un de mes premiers voyages en Équateur, à cause de *L'Oreille cassée*. La bande dessinée peut être une excellente façon d'apprendre, il ne faut pas la mépriser.»

Cette bibliothécaire enthousiaste fait aussi beaucoup de critique à *Lurelu*. «J'analyse le livre pour enfants comme n'importe quel livre. Ma grande préoccupation tient en trois mots. Le livre doit: former, plaire et instruire.» Comme d'autres personnes interrogées ici, Ginette Guindon parle elle aussi d'instinct pour évaluer un livre: «Après 20 ans, le "pif" se développe. Mon critère le plus sûr est le plaisir de lire. Si on s'ennuie à lire un livre bien coté, quelque chose ne va pas. Pour choisir les livres, j'ai mon libraire qui connaît très bien mes besoins et mes exigences, je suis abonnée à toutes les revues spécialisées, je lis les critiques de livres, mais je lis surtout les livres. Il n'y a pas d'autre moyen de bien connaître un livre. Je viens de terminer mon choix de livres, j'ai lu 300 livres en 10 mois. Je lis tous les livres québécois. Je lis aussi des livres étrangers, mais il faut faire mousser la littérature d'ici. Les livres étrangers ne sont pas toujours adaptés à la réalité des enfants d'ici, ou à leur degré de connaissances.

«L'esthétique des illustrations est très importante pour moi. Elles ne doivent pas être mièvres ou masquer le texte. Le style des illustrations doit être en accord avec le texte. Le rapport texte/image doit être excellent. Le contenu doit correspondre à l'ambiance. Le tout doit être aussi honnête que possible. Il faut que ça se tienne. La présentation matérielle doit être convenable. C'est mon côté maîtresse d'école, mais il faut faire attention, on ne sait pas ce qui fait qu'un enfant se détourne de la lecture.

«Autant que possible, les valeurs proposées doivent avoir une certaine portée positive. J'essaie d'écarter toute forme de discrimination. Je crois que les livres doivent contribuer à développer la créativité et le sens critique des jeunes. Walt Disney, je le hais, il a fait les pires adaptations de contes traditionnels, c'est effrayant ce qu'il a fait.

«Enfin, je ne choisis jamais un livre sur une liste d'éditeur seulement. Il faut toujours avoir eu le livre en main avant de décider qu'un livre se retrouvera en bibliothèque. Une bonne maison d'édition et un auteur reconnu n'indiquent pas nécessairement que le livre sera bien dans son ensemble.»

Sylvie Gamache occupe désormais le poste de directrice générale de Communication-Jeunesse, où elle a d'ailleurs déjà longuement travaillé, de 1982 à 1988. Communication-Jeunesse s'occupe de la promotion du livre québécois pour la jeunesse.



Différents projets sont menés pour assurer cette promotion: clubs de lecture, Livromagie pour les lecteurs de 6 à 12 ans, Livromanie pour ceux de 12 à 16 ans, un vaste programme d'animation en lecture, des rencontres avec les auteurs, des animations au Salon du livre pendant les deux journées réservées aux écoles.

Communication-Jeunesse ne fait pas de critique de livres. Mais l'existence de cet organisme a un effet direct sur la qualité de la production. «Nous diffusons, explique Sylvie Gamache, l'ensemble de la production québécoise. Nous étions beaucoup plus sévères auparavant; nous sommes devenus moins stricts dans nos choix avec les années. Mais il faut aussi dire que la production est de plus en plus abondante et de bien meilleure qualité. Les livres sont donc plus soignés. Seulement quelques titres sont rejetés par le comité de sélection, dont les membres sont des gens du milieu de la littérature jeunesse, qui travaillent auprès des jeunes. Le comité juge si un livre est bien adapté à la clientèle à laquelle il est destiné. Ses critères de sélection s'appliquent aussi à la qualité générale du livre, son impression, sa solidité.

«Un membre délégué du conseil d'administration examine aussi les livres rejetés par le comité de sélection.

«Les clubs de lecture permettent aux jeunes de nous donner du "feed-back" et nous fournissent de bonnes indications sur leurs préférences.» Plus de 300 clubs locaux rassemblent 20 000 membres dans les écoles et les bibliothèques publiques. Ces jeunes peuvent voter pour le livre qu'ils ont le plus aimé dans une sélection. Des palmarès sont ensuite constitués. L'année suivante, les livres qui se sont le mieux classés sont de nouveau proposés. Ils ont donc une deuxième vie.

«Le phénomène de best-seller existe moins dans le monde du livre jeunesse, remarque Sylvie Gamache, qui lit presque uniquement des livres jeunesse, sauf l'été. Et à partir du moment où des livres se retrouvent dans nos sélections, ils sont tous égaux, on n'établit pas de cote.»